LA ROMANITÉ BALKANIQUE[1]

Par la romanité balkanique j'entend la latinité orientale représentée par la langue roumaine qui, vers la fin du IV e siècle, ne pouvant plus garder la liaison avec la latinité occidentale, prit un aspect que les linguistes appellent « balkanique ».

Cet aspect s'observe aussi dans les autres langues parlées dans le Sud-Est européen; le grec, le bulgare et l'albanais, et consiste en certaines concordances grammaticales qui partent les unes des mêmes tendances, les autres résultant des influences réciproques. Les premières se manifestent surtout dans le système morphologique et syntaxique, très peu dans le système phonétique, les secondes dans le lexique et la phraséologie. Ici je dois attirer l'attention sur un fait très important pour la question qui nous préoccupe. Tandis que les concordances de la première catégorie, existant dans deux ou trois langues, comme p. ex. la postposition de l'article, sont générales, c'est à dire qu'elles se rencontrent partout, celles de la seconde catégorie au contraire, sont partielles et diffèrent d'une langue à l'autre et même d'une région à l'autre où la même langue est parlée. Ainsi certaines ressemblances existant entre le roumain et le slave manquent à l'albanais; d'autres existant entre l'albanais et le roumain manquent au slave. De même les ressemblances qui accusent le dacoroumain avec le grec, le slave ou l'albanais manquent au macédoroumain et ainsi de suite.

De tout cela il résulte que les faits linguistiques de la première catégorie constituent l'élément essentiel dans l'aspect balkanique

---

[1] Communication faite au IV-e Congrès International de Linguistes (Copenhague, août 1936).

de la romanité orientale représentée par le roumain, tandis que ceux de la seconde constituent l'élément accessoire.

La partie accessoire s'explique par certains événements historiques renforcés par la configuration physique trop fragmentée de la péninsule balkanique. A la suite de ces deux facteurs, eurent lieu des dislocations de populations qui, dans leur isolement, se mêlèrent aux populations locales. De ce mélange résulta cette uniformité dans la mentalité balkanique qui conduisit à l'homogénéité linguistique.

La partie essentielle présente un caractère spécial et son éclaircissement comporte de grandes difficultés. Les linguistes ont essayé de toute façon d'expliquer les causes ayant produit cet aspect: les uns, se référant au prestige de la langue grecque en Orient, ont pensé à l'influence de cette langue. D'autres se sont référés au bulgare, vu que cette langue a beaucoup influencé le roumain dans la partie lexicale. Enfin il y en a eu qui ont pensé à l'albanais et au substrat autochtone. Certes, nous avons là un des problèmes les plus compliqués de la linguistique balkanique et si je m'engage à contribuer à son éclaircissement, je le fais en partant de quelques réalités de la vie des peuples balkaniques dont on n'a pas assez tenu compte lorsqu'on a voulu expliquer l'aspect balkanique de la romanité orientale.

Puisque le problème trop vaste ne peut être traité dans le peu de temps dont je dispose pour faire ma communication, je ne m'occuperai ici que des traits balkaniques de la romanité orientale qu'on attribue au grec et qui existent aussi dans le bulgare et dans l'albanais.

Ce sont:

1. La perte de l'infinitif et son remplacement par des propositions subordonnées.

2. La formation du futur à l'aide du verbe « vouloir ».

3. L'emploi d'une même forme pour le génitif et le datif.

4. L'emploi de pronoms personnels de datifs au lieu de possessifs.

Il n'est pas dans mon intention d'entrer dans une discussion détaillée sur toutes ces particularités. Ici je ne veux qu'insister sur le fait que leur existence dans le grec médiéval ne constitue pas une preuve définitive qu'elles aient manqué dans l'ancien roumain. Malheureusement nos plus anciens textes littéraires datent à peine de la première moitié du XVI[e] siècle; dans ce cas qui peut nous assurer que dans le roumain parlé au VIII[e] siècle

ces particularités n'aient pas existé. Les mêmes motifs pourraient être invoqués aussi pour l'albanais. Il en résulte que l'influence grecque peut être probable mais non sûre. En faveur de cette dernière hypothèse plaident aussi le manque d'éléments grecs de l'époque ancienne en roumain et surtout l'absence des Grecs de la romanité orientale.

Tout en reconnaissant l'influence grecque de l'époque byzantine sur la vie des peuples balkaniques, nous ne devons pas l'exagérer pour l'époque ancienne. Cela résulte de l'absence de l'ancien élément grec, non seulement dans le roumain du Nord, parlé par les Daco-roumains, mais aussi dans celui du Sud, parlé par les Macédo-roumains, qui eux se trouvent au cœur de la Grèce. Ce fait est très important pour la question qui nous préoccupe. Depuis leur définitive séparation des Daco-roumains, les Macédo-roumains ont vécu dans la zone de l'influence grecque, ils ont appartenu à l'église grecque, c'est à dire qu'ils ont entendu officier la messe seulement en grec. Leur idiome a admis une infinité de mots grecs. Enfin, d'après les dires des plus grands ethnographes de la péninsule balkanique comme Jireček, Cvijić et Weigand, ils ont été, après les Grecs, les plus actifs porteurs de la civilisation byzantine au Sud du Danube. Parmi eux on compte beaucoup de bilingues, qui parlent aussi bien le grec que le roumain. Pourtant leur idiome ne diffère en rien du roumain commun en ce qui concerne l'aspect balkanique dans les traits cités plus haut. Si vraiment le grec ancien pouvait agir sur la langue de la romanité balkanique à la suite de son prestige en Orient, c'était alors le macédo-roumain qui en devait porter les traces les plus profondes. Le manque total de cette influence dans un parler de la romanité orientale qui a évolué dans la proximité de la Grèce, nous prouve que le rôle du grec dans la formation de l'aspect balkanique du roumain a été exagéré. Cette assertion est confirmée d'ailleurs, par l'absence de l'élément grec dans les régions de la péninsule des Balkans où la romanité orientale prit la forme roumaine.

Nous savons par l'histoire que la péninsule balkanique depuis l'antiquité la plus reculée a présenté l'aspect d'un conglomérat de peuples dominé plus tard par les Thraces à l'Est, les Illyriens à l'Ouest et par les Hellènes au Sud. De tous ces peuples, les Hellènes étaient les plus indiqués, autant par leur organisation militaire que par leur civilisation, pour exercer une influence sur les Thraces et les Illyriens, jusqu'à leur dénationalisation. Mais les

Hellènes n'activèrent pas dans cette direction, non parce qu'ils n'auraient pu réussir dans leur tâche, mais parce que leur civilisation envers les étrangers avait un caractère plus commercial que cultural, et encore moins politique ou militaire, comme l'avait les Romains. Là où les Grecs avaient la posibilité de faire du commerce, ils s'installaient sans beaucoup de regrets pour la patrie abandonnée et, avec le temps, ils réussissaient à s'assimiler les éléments aborigènes. Mais pour cela ils avaient besoin de voies ouvertes comme celles de la mer. Ils se décidaient très difficilement à s'aventurer dans l'intérieur d'un pays, où les voies de communications manquaient, même si ces pays se trouvaient dans la plus proche proximité de leur patrie comme c'était l'intérieur de la péninsule des Balkans. C'est de cette manière qu'on doit expliquer leur expansion le long de la mer Egée, en Chalcidique, à Byzance, enfin au Sud de l'Italie, où ils créèrent la « Grecia Magna » et dans la partie méridionale de la France.

D'ailleurs la pénétration hellénique dans l'intérieur des Balkans devenait difficile aussi à cause du caractère trop montagneux de cette partie du Sud-Est européen. Celui qui n'a pas voyagé plus longuement dans l'intérieur de la péninsule des Balkans ne peut se rendre compte de la configuration montagneuse de cette partie de l'Europe. Ce que nous voyons sur la carte ne suffit pas pour nous faire une idée juste sur sa configuration orographique. C'est à cause de cette situation que la pénétration romaine dans les Balkans se fit, après la conquête de l'Illyrie, dans un intérvalle très long et avec de grandes difficultés.

De tout ce qui précède il résulte que les Grecs de l'antiquité, n'ont pu pénétrer dans les Balkans dans la mesure qu'on a supposée en parlant de l'influence grecque sur la romanité orientale. Sous ce rapport l'ancienne influence grecque est beaucoup plus profonde dans les parlers méridionaux de la France qu'il ne l'est dans le roumain. En roumain nous avons à peine une douzaine de mots grecs anciens, tandis que dans la France leur nombre, d'après le travail de von Wartbourg se monte à trente. Cela veut dire que l'ancienne influence grecque sur la romanité orientale qui se trouve à la base du roumain est à peu près inexistante.

Cette constatation tirée de l'état de la langue est confirmée aussi par l'expansion actuelle de l'élément grec dans l'intérieur des Balkans. Outre les deux Thraces, d'où les Grecs par l'intermédiaire de leurs colonies situées au bord de la mer s'introduisirent dans bon nombre de villes de la Bulgarie, ils n'existent

pas dans toute la vieille Serbie, dans toute l'Albanie et dans toute la Macédoine. Si nous nous référons à l'époque antique nous trouverons un désacord entre l'expansion de l'élément grec dans les Balkans et entre la densité des inscriptions grecques. Ces inscriptions se trouvent par rapport aux inscriptions latines plus nombreuses non seulement dans les deux Thraces où l'élément grec était assez dense, mais aussi dans la vieille Serbie, dans l'Albanie et dans la Macédoine. Ce contraste ne peut être autrement expliqué qu'en admettant que la culture grecque qui s'exerçait superficiellement dans les classes de la haute société, manquait dans les couches populaires qui continuaient à parler leurs idiomes indigènes. Nous ne devons pas confondre la culture grecque avec la langue grecque. Jusqu'avant la guerre mondiale on trouvait des Albanais, des Slaves et des Roumains, qui, à cause de leur appartenance à l'église grecque, laissaient graver leurs épitaphes en grec. Avant le réveil de la conscience nationale chez les peuples balkaniques, cette habitude de faire écrire ou graver en grec des inscriptions sur les églises ou les pierres funéraires était très en usage chez les Roumains, les Slaves et les Albanais du Sud du Danube. Pour tous ces peuples le grec était la langue sainte de l'église, le sanskrit des Balkans.

Cette compréhension du passé tirée de l'étude de l'état actuel des réalités balkaniques s'impose si nous voulons avoir la véritable image d'une latinité qui, malgré son développement dans les Balkans, accuse très peu de traces de la langue d'un peuple de culture classique dont la civilisation sous la forme byzantine lui fut connue à peine après la conversion des Slaves au christianisme. Pour ce motif je pense que le partage de la péninsule des Balkans en deux zones bien distinctes d'après le nombre des inscriptions en grec ou en latin, comme a essayé de le faire Jireček, ne correspond pas aux réalités balkaniques.

D'après moi l'aspect balkanique de la romanité orientale, dans ses traits essentiels, ne peut s'expliquer qu'avec des moyens internes ou en relation avec la langue albanaise. Entre le roumain et l'albanais existent des rapports de langue qui sont assez nombreux et très profonds. Outre un bon nombre de mots du domaine pastoral communs aux deux langues dont l'origine doit remonter aux idiomes préromains thraco-illyriens, il y a encore toute une série de particularités du domaine grammatical qui, par rapport aux mêmes phénomènes du bulgare, sont plus anciens et accusent une parenté plus manifeste. Je cite ici p. ex. la particularité

du roumain de transformer tout *a* non accentué en *ă*, qui se trouve aussi en albanais et en bulgare. D'après mes recherches faites sur place en Albanie et en Bulgarie, j'ai pu faire la constatation que la voyelle roumaine, en s'identifiant comme prononciation avec celle de l'albanais, diffère de la même voyelle bulgare qui se prononce un peu plus fermée. Ce fait résulte aussi du traitement de l'*ă* roumain en bulgare dans les mots d'emprunt roumains. Dans tous ces mots nous avons en bulgare un *a* au liu de *ă*, ce qui prouve que le timbre de la voyelle roumaine paraît plus ouvert pour l'oreille bulgare. Outre cela l'extension de l'*ă* roumain et albanais est beaucoup plus grande que celle de la voyelle bulgare. En roumain et en albanais un *ă* ne dérive pas seulement d'un *a*, mais aussi des autres voyelles en position non accentuée. En partant du traitement particulier de ce son, si caractéristique pour les trois langues balkaniques, je pense que son origine nous conduit au domaine albano-roumain et tient probablement du fond commun thraco-illyrien. Cette supposition présente l'inconvénient que nous ne savons pas si les Albanais sont les descendents des Thraces ou des Illyres. Ici aussi je crois qu'on exagère trop lorsqu'on veut expliquer tout par des moyens linguistiques, sans tenir compte des réalités balkaniques.

L'absence de noms de lieu d'origine illyrienne dans le territoire de l'Albanie actuelle a obligé les savants à chercher la patrie du peuple albanais dans une région de l'intérieur de la péninsule des Balkans où les ancêtres des Albanais pouvaient se rencontrer avec ceux des Roumains. Cette région ne pouvait être autre que la « Dardania » de la « Dacia Mediterranea » habitée par les Thraces, vu que dans ce nom on voyait un dérivé du mot albanais « dardhe » poire, ainsi Dardania aurait pu signifier à l'origine « la région des cultivateurs des poires ». De plus, cette région tenait du fameux triangle Niş—Sofia—Uskub, où d'après Tomaschek, se formèrent la langue et la nation roumaine. On y a ajouté aussi l'observation de Weigand d'après laquelle les termes albanais se référant à la pêche ne tiennent pas du fond indigène. C'était une preuve de plus que l'ancien habitat des Albanais devait être cherché dans l'intérieur de la péninsule.

J'observe d'abord qu'en ce qui concerne les noms de lieu indigènes qu'on cherche dans les habitats actuels des Albanais, manquent aussi dans l'intérieur de la péninsule des Balkans. La même objection se peut faire aussi pour les termes de pêche. L'Albanie actuelle possède des lacs et des rivières où l'on a pêché

de tous temps. Dans ces conditions je me demande pourquoi ces termes manquent dans l'intérieur du pays si leur persistance dans la langue a été conditionnée par les habitats des Albanais près des eaux. Cela prouve que leur perte est due à d'autres facteurs dont je ne veux pas m'occuper. Je rappelle ici un cas analogue du roumain. Les Daco-roumains sont d'excellents agriculteurs et en majorité habitent la plaine. Les Macédo-roumains au contraire, sont des pâtres et occupent les montagnes. Parmi les mots d'origine latine se référant à l'agriculture les termes de base aratu (du lat. aratrum) et vomeră (lat. vomer) existent chez les Macédo-roumains et manquent chez les Daco-roumains. Faut-il en déduire que les Daco-roumains qui ne possèdent pas ces termes, ont habité jadis dans les montagnes et les Macédo-roumains qui les possèdent ont habité dans la plaine? Voilà à quelles regrettables conclusions nous arrivons lorsque dans nos déductions historiques nous forçons trop nos moyens linguistiques.

Les mêmes objections se peuvent faire à la théorie de Tomaschek, concernant la patrie primitive des Roumains qu'il a voulu placer dans le petit triangle de Niş—Sofia—Uskub, où les ancêtres des Albanais se sont rencontré avec ceux des Roumains. La réalité balkanique sous le rapport démographique est toute contre cette théorie. Cette réalité nous dit qu'alors que le nombre total des Roumains aujourd'hui s'élève à 15 millions, celui de tous les Bulgares, de tous les Grecs et de tous les Albanais atteint à peine le chiffre de 13 ½ millions. Cette proportion a dû exister aussi au moyen âge, parce que si les Roumains du Nord du Danube, au cours des siècles, ont réussi à s'assimiler des éléments allogènes, au contraire, la plus grande partie des Roumains du Sud a péri dans la grande masse grecque ou slave. Dans ces conditions, quelles que fussent les considérations linguistiques, il paraît impossible d'admettre que les ancêtres de la population la plus nombreuse du Sud-Est européen fussent restreints à se fermer dans un petit coin de la péninsule et que ceux des autres nations (Grecs, Bulgares et Albanais) moins nombreux aient occupé toute la Roumanie avec toute la partie orientale et méridionale de la péninsule balkanique.

Je crois que les Albanais représentent les descendants des Illyriens. Leurs anciens habitats se trouvaient jadis plus au Nord du royaume actuel. J'appuie mon affirmation sur une réalité balkanique dont les recherches linguistiques n'ont pas tenu compte. De tous les peuples balkaniques, l'Albanais est seul dont l'organisation

sociale ait comme base la tribu. Ces tribus sont nombreuses et très anciennes. Il y en a qui datent de la première moitié du 14-e siècle. Leur organisation fut respectée par les Turcs pendant toute leur domination. La partie intéressante de cette organisation consiste en ce que le village albanais a comme base la tribu. Si nous comparons cette forme de vie avec celle des Roumains, nous trouvons une grande différence: d'un côté nous avons la tribu avec la vie de classe, représentant un groupe humain pour lequel le territoire ne joue pas le rôle principal; de l'autre côté (chez les Roumains) nous avons le village pour lequel la vie de classe manque et le territoire joue le principal rôle. Cette vie de classe existe aujourd'hui seulement chez les Albanais et elle ne peut être séparée de la vie des Illyriens, caractérisés par d'infinies fragmentations locales. Les tribus existaient aussi chez les Thraces, mais leur nombre n'a jamais été aussi grand que chez les Illyriens. Voilà pourquoi je crois que les Albanais représentent les descendants des Illyriens avec leur langue influencée par le thrace. En qualité de pâtres montagnards ils ont habité plus au Nord de leurs habitats actuels, là où ils pouvaient venir en contact avec les ancêtres des pâtres roumains. Cette région ne peut pas être spécifiée exactement; elle se peut seulement imaginer. Dans cette région la langue devait être un mélange illyro-thrace, à l'instar du slave de la frontière serbo-bulgare d'aujourd'hui, qui n'est ni complètement serbe ni complètement bulgare mais représente l'une et l'autre langue. Je suppose que c'est de cette langue illyro-thrace que dérivent les ressemblances albano-roumaines dans l'élément essentiel de l'aspect balkanique. Elles ont beaucoup contribué à la formation du type balkanique qu'on observe aussi dans les autres langues du Sud-Est européen.

TH. CAPIDAN